

I

UN SEUIL ENTRE DEUX MONDES

*C'était beau, certes,
... mais qui l'aurait su sans les hommes
pour en juger.*

Ralph Andrews, *Timber*

Sur la côte Nord-Ouest, il n'y a pas de transition harmonieuse entre la mer et la forêt. Les arbres succèdent simplement au varech, surgissant en nombre de la mince épaisseur de terre hérissée de rochers. La frontière qui les sépare est instable, et la mer ne rate jamais une occasion de transporter pierres et rondins dans les bois, quand elle ne s'y transporte pas elle-même. De leur côté, les pins et les épicéas accrochent leurs racines à des rochers mieux adaptés aux patelles et aux bernacles, tandis que leurs branches aux aiguilles drues projettent leur ombre sur des colonies d'astéries et d'anémones de mer. Les algues en décomposition et le bois pourri saturent l'air d'une odeur fétide de moisissure et d'humus. De la plage, le regard se porte aussi loin que l'horizon, mais dès qu'on entre dans les terres on se retrouve à cligner des yeux dans la pénombre, et les pupilles se dilatent pour tenter

de remplir un vide oppressant. Dans un endroit pareil, on perd facilement la trace d'un homme, de même que le fil de son histoire. Emmaillotés dans la mousse et drapés dans les fougères, les arbres eux-mêmes semblent travestis.

Une forêt côtière est un spectacle impressionnant : vaste, sacrée, éternelle, elle est comme une cathédrale de branches et d'épines, mais pour un étranger elle n'a rien d'un confortable lieu de villégiature. À vingt pas d'une route ou de la grève, on peut se trouver rapidement désorienté. Le futur et le passé se brouillent, il ne reste qu'un présent humide et crépusculaire. Le sol est jonché d'un fatras de branches et de racines sur lequel on peut facilement trébucher. Tous les quinze mètres environ votre progression est entravée par la muraille moussue d'un arbre tombé, souvent bien plus grand que vous et qui peut mesurer des dizaines de mètres de long. Ces grumes-abris, comme on les appelle, sont elles-mêmes hérissées d'une futaie d'arbres plus jeunes qui poussent sur elles, des poupons de cinquante ans et plus, raides comme des piquets. Ici, les frontières entre la vie et la mort, mais aussi entre les espèces s'effacent : tout sert de rampe de lancement à autre chose et chacun aspire à un coin de ciel. Au niveau du sol, les sous-bois sont drus, et entre cette broussaille et les arbres le regard ne porte pas très loin. Le bruit de l'eau vive est constant et le sol sous vos pieds est élastique et spongieux comme un matelas à ressorts. On a le sentiment qu'en s'arrêtant trop longtemps sur place on finira à son tour par être envahi puis englouti par la végétation, victime de la lutte lente qui se livre tout autour depuis des temps immémoriaux. Dans ce milieu parfois étouffant, on peut être pris d'un besoin effréné de retrouver la lumière du soleil, ce soleil qui serait encore là sans tous ces arbres.

Sur une image satellite, les forêts primaires tempérées qui bordent la côte Nord de l'Amérique forment un délicat liséré vert sur la rive occidentale du continent. Avant l'ère de l'abatage industriel, cette fine bande qui mesure rarement plus de quatre-vingts kilomètres de large s'étirait, presque d'un seul tenant, sur plus de trois mille kilomètres, de Kodiak Island en Alaska jusqu'au comté de Mendocino en Californie, en traversant la Colombie-Britannique, l'État de Washington et l'Oregon. Sur tout ce parcours, une succession de massifs montagneux forme un rempart naturel entre le Pacifique et l'intérieur des terres, et c'est ici que les tempêtes qui balaient en permanence le Pacifique Nord sont arrêtées dans leur élan. Des nuages de pluie pareils à des outres célestes se vident en rencontrant l'air froid des montagnes côtières, avec des résultats parfois spectaculaires. Pendant l'hiver 1998, un cortège implacable de systèmes dépressionnaires a fait tomber vingt-huit mètres de neige, un record mondial, sur le mont Baker, près de la frontière entre l'État de Washington et la Colombie-Britannique, et déversé des pluies diluviennes à des altitudes plus faibles.

La douceur des températures qui règnent à l'intérieur du long couloir humide séparant le versant du Pacifique et l'océan a créé une sorte d'immense terrarium. C'est un environnement idéal pour l'épanouissement de la vie à grande échelle et de quelques-unes des plus grandes créatures sur pied existant à la surface de la terre. Toutes les essences d'arbres dominantes sur la côte Ouest – *redwood*, séquoia, *sugar pine*, pruche de l'Ouest, sapin de Douglas, sapin noble, peuplier de l'Ouest, cèdre rouge et épicéa de Sitka – sont les plus gigantesques de leur règne. C'est grâce à ces géants que les forêts du Nord-Ouest abritent plus de tissu vivant, en termes de poids, que tout autre écosystème, y compris celui de la jungle équatoriale.

Ce qui différencie les forêts primaires tropicales de leurs équivalents tempérés tient à leur emplacement et au climat. Les jungles se situent le long de l'équateur, dans les régions chaudes de leurs continents respectifs, tandis que les secondes s'épanouissent à proximité des pôles, aux marges glacées et brumeuses des terres. Les forêts tempérées préfèrent un climat constant, ni trop chaud ni trop froid, et leur emplacement idéal est un littoral orienté à l'ouest, appuyé contre une chaîne montagneuse qui capte et canalise d'énormes quantités de neige fondue et de pluie. Ces conditions existent dans les deux hémisphères, mais seulement entre 40 et 60 degrés de latitude. Dans une forêt tempérée, les conifères continuent de grandir tant que la température ne tombe pas en dessous de 3 °C, ce qui explique que ces arbres atteignent les tailles gigantesques qu'on leur connaît. Sur cette bande climatique, les espèces sont très différentes selon la région du monde où elles poussent. Mais c'est leur relation à la mer, plus que les essences d'arbres, qui distingue les forêts côtières de leurs homologues de l'intérieur des terres et de l'équateur.

Le domaine de la forêt tempérée côtière, à l'image de celui de beaucoup de créatures sauvages, s'est considérablement réduit en un temps assez court. Jusqu'à l'an mille environ, ces forêts étaient présentes sur tous les continents, à l'exception de l'Afrique et de l'Antarctique. Autrefois, les luxuriantes forêts côtières du Japon, de l'autre côté du Pacifique, étaient une réplique des nôtres. Il y poussait des conifères de taille impressionnante dans un climat proche de celui de l'Amérique du Nord-Ouest. Aujourd'hui, les quelques rares géants qui se dressent encore dans les parcs ou dans l'enceinte d'un temple sont les derniers spécimens survivants de ces forêts. En Écosse, la région des Highlands, que l'on associe depuis longtemps à des paysages de landes et d'étendues dénudées, abritait elle aussi une forêt tempérée. De même que l'Irlande,

l'Islande et le littoral oriental de la mer Noire. En Norvège, la côte de la mer du Nord conserve quelques vestiges de sa forêt originelle, tandis que le Chili, la Tasmanie et l'île du Sud en Nouvelle-Zélande sont les derniers endroits à posséder encore des forêts qui par leur flore, leur atmosphère et leur caractère conservent une lointaine ressemblance avec celles du Nord-Ouest du Pacifique, les plus grandes de ce type au monde.

À l'image des *Ents* imaginés par Tolkien, les arbres du Nord-Ouest se sont déplacés de haut en bas le long de cette côte depuis des lustres, refluant vers le sud à chaque ère glaciaire puis regagnant les territoires perdus à la faveur d'un recul des glaciers. Nous nous trouvons actuellement dans l'une de ces phases de reconquête, ce qui signifie que l'épicéa de Sitka progresse vers le nord et l'Alaska à un rythme d'environ un kilomètre par siècle. Le cèdre rouge occidental, l'arbre dont les tribus locales ont tiré presque tous leurs matériaux de construction, occupe son territoire actuel depuis seulement quatre ou cinq mille ans. Donc, si certaines espèces et certains spécimens peuvent effectivement être considérés comme les représentants de peuplements anciens, les forêts qui les abritent ne sont que des bébés à l'échelle géologique et même à notre propre échelle. À l'époque où le premier de ces arbres a atteint l'âge adulte, des humains peuplaient l'Amérique du Nord depuis au moins cinq mille ans.

Jusque récemment, la forêt côtière tempérée d'Amérique du Nord était si mal comprise que même l'industrie du bois en parlait comme d'un désert biologique. Le catalogage et l'étude des créatures qui partagent la forêt avec ces arbres n'en sont encore qu'à leurs balbutiements, mais on sait déjà que son sol, de même que sa canopée, grouille de vie. Selon une estimation, un mètre carré de terre de forêt tempérée contient jusqu'à deux millions d'êtres vivants représentatifs d'un millier d'espèces. Andy Moldenke, entomologiste à l'université

d'État de l'Oregon, a calculé ce qu'on peut trouver sur une superficie équivalente à une chaussure de taille moyenne et en a déduit qu'un seul pas dans l'une des forêts côtières de l'Oregon se fait sur le dos de seize mille invertébrés.

Pour l'essentiel, cette activité passe inaperçue, mais on peut la sentir. L'atmosphère dans une forêt côtière originelle a quelque chose d'amniotique. Le son ne s'y déplace pas comme ailleurs, et l'air lui-même semble figé. Du fait de sa proximité avec le littoral, la mer et ses habitants impriment une forte présence dans la forêt elle-même. Prospérant à la faveur du temps instable qui prévaut sous ces hautes latitudes océaniques et d'une orgie de nutriments, l'écosystème tout entier forme une sorte de matrice hydroponique, où les comportements et les frontières que nous tenons pour acquis sont transgressés et parfois même inversés. Au gré des marées et des précipitations, les saumons et les truites, regagnant leurs rivières natales après leur odyssée transocéanique, peuvent finir échoués dans les branches d'un arbre, tandis que le guillemot à cou blanc, un oiseau marin fugace qui «vole» sous l'eau, niche sous ses racines. Dix étages au-dessus du sol de la forêt, son proche cousin, le guillemot marbré, se lance dans ses missions subaquatiques de recherche de nourriture depuis des plates-formes de nidification couvertes de mousses vieilles parfois de plusieurs centaines d'années. À des vitesses pouvant atteindre cent soixante kilomètres par heure, ils font la navette à toute allure entre la forêt et l'océan, tels des bourdons sous amphétamines. Se déplaçant à un centième de cette vitesse, les ours nourris par la mer – certains d'une blancheur aussi immaculée que la tête d'un pygargue à tête blanche – nagent d'île en île pour se promener sur la ligne de marée haute, où leurs empreintes se mêlent à celles des cerfs, des loutres, des martres et des loups. De leur côté, les phoques pourchassent les poissons

de mer jusque dans les profondeurs de la forêt, se hissant hors de l'eau pour se reposer près d'un arbre qui a peut-être servi de tanière à un ours pendant l'hiver. Ici, l'observateur patient découvrira que les arbres se nourrissent de saumon, que les aigles savent nager et que les orques peuvent s'approcher de la grève et vous fixer du regard depuis les eaux peu profondes tapissées de gravier.

Les peuples autochtones de cette côte passent la majeure partie de leur existence à quelques centaines de mètres de l'activité incessante qui agite ce seuil entre les mondes. À vivre dans cet environnement liminal, il n'est guère surprenant que la convergence et la transformation occupent une telle place dans leurs arts, leurs danses et leurs légendes. Nulle part ailleurs sur cette côte la profonde interdépendance qui unit la forêt, la mer et leurs habitants ne se manifeste avec plus de force que sur les îles de la Reine-Charlotte.

Baptisées du nom d'un navire ayant appartenu à un négociant britannique du XVIII^e siècle, ces îles sont le territoire historique du peuple haïda, qui y vit encore aujourd'hui et qui désigne sa terre natale par le nom de Haida Gwaii. Sur les cartes, l'archipel en forme d'aile et les quelque cent cinquante îles et îlots qui le composent semblent s'être détachés du continent pour prendre la mer, en laissant derrière eux un trou visible dans le puzzle bien ajusté de détroits et de récifs qui caractérise cette côte. La terre la plus proche est Prince of Wales Island, en Alaska, à soixante-cinq kilomètres au nord par voie de mer. La Colombie-Britannique, dont les îles de la Reine-Charlotte sont la partie la plus reculée, s'étend à quatre-vingts kilomètres à l'est. Au sud et à l'ouest, c'est la pleine mer. Ici la côte ne descend pas graduellement dans les profondeurs du Pacifique, mais plonge à la verticale. Les deux cent quatre-vingts kilomètres de l'archipel sont perchés sur le bord extérieur du plateau continental, qui prend ici

la forme d'une paroi sous-marine de deux mille huit cents mètres de dénivelé. Le long de son littoral ouest marqué par les cicatrices des tempêtes, ce brusque plongeon dans l'océan produit des vagues assez grosses pour déposer des pièces de bois flotté au sommet de falaises de trente mètres de haut et des courants dont la puissance est telle que la houle ne va plus dans deux directions mais dans quatre. Du côté de l'archipel exposé à la mer, sur une distance de près de quatre kilomètres en direction du sud, la faille de la Reine-Charlotte marque le point où la plaque pacifique au nord et la plaque américaine au sud avancent l'une sur l'autre avec une lenteur atroce et une force dévastatrice. L'épicentre de l'un des plus violents séismes jamais enregistrés sur la côte Ouest (d'une magnitude de 8,1 sur l'échelle de Richter) se situait précisément ici.

Si l'archipel d'Hawaï était sorti des eaux à cinq mille kilomètres plus au nord et à l'est, il aurait pu ressembler aux îles de la Reine-Charlotte. Recouvertes d'une forêt primaire accrochée aux flancs de montagnes enneigées, ces îles, avec leur ceinture de douves naturelles, ne sont pas d'un accès facile. Vitus Bering a exploré la côte de l'Alaska et le capitaine Cook a débarqué en Australie bien avant que les Européens ne mettent le pied dans ces îles. Aujourd'hui encore, le voyage depuis Vancouver par voiture et ferry prend trois jours. Les gens prêtent à cet archipel des vertus mystiques et révélateurs, au point que même les bûcherons et les fonctionnaires de l'aménagement du territoire disent que ces îles sont magiques. Originaire de Prince Rupert, sur le continent, Perry Boyle, capitaine de remorqueur depuis de longues années, est peut-être celui qui en donne la meilleure synthèse quand il dit : « Là-bas, tout est mythique. » Cette terre située à « l'ouest de l'Ouest » est en un certain sens un « concentré d'essence géographique », comme si la nature et

l'esprit d'une région bien plus vaste avaient été compressés dans un espace trop petit pour les contenir. Les serres des jardins botaniques, les bibliothèques et les musées offrent parfois cette sensation, mais la ville de Jérusalem en est la meilleure illustration, de même que les îles d'Aran, le parc national de Yosemite ou le site de Delphes. Le bas de Manhattan en est l'équivalent moderne, et la cathédrale de Chartres une version ecclésiastique. Pour beaucoup d'habitants de la Colombie-Britannique et d'autres qui connaissent bien cette région du monde, les îles de la Reine-Charlotte – ou Haida Gwaii – sont un Éden originel et sauvage, une sorte de « sanctuaire de l'âme ». Même pour ceux qui n'y sont jamais allés l'existence de ce lieu est source d'inspiration et de réconfort. L'archipel donne à voir à la fois cette partie du monde telle qu'elle était avant l'arrivée des Européens et un aperçu de ce que pourrait être l'avenir.

Charles Sheldon, chasseur et naturaliste américain du début du xx^e siècle, a exprimé en termes très évocateurs l'impression que donnent ces îles d'être un concentré d'un monde beaucoup plus vaste. Sheldon a beaucoup voyagé dans l'ouest du continent américain, y compris dans les Territoires du Nord-Ouest et en Alaska, et a raconté ses aventures dans plusieurs livres qui sont devenus des classiques du genre. À l'automne 1906, il fut attiré dans les îles de la Reine-Charlotte par des rumeurs à propos d'une sous-espèce rarissime de caribous qui ne vivrait qu'ici. À la recherche d'un spécimen digne d'intérêt, l'homme passa un mois exceptionnellement pluvieux à parcourir à pied la partie nord de l'île Graham, la plus grande de l'archipel. Sa quête l'amena à traverser des forêts profondes, des rivières et des marécages nus et arides, où il observa un curieux phénomène : « L'effet atmosphérique se manifestait ici d'une manière visible par une illusion d'optique à l'exact opposé de ce qu'on peut observer dans

nos plaines de l'ouest des États-Unis. Des choses qui semblaient lointaines étaient en réalité très proches, et il fallait beaucoup de temps pour s'habituer à traverser des distances qui à l'œil nous paraissaient immenses quand, en fait, elles étaient très réduites.»

Il ne fait aucun doute que ces îles exercent sur les gens un effet puissant et, comme pour le phénomène observé par Sheldon, la lumière y est pour beaucoup, peut-être parce qu'elle est distribuée de façon si parcimonieuse. Les îles de la Reine-Charlotte sont parmi les endroits les plus pluvieux d'Amérique du Nord. Elles occupent une région connue par les écologues sous la dénomination de «sous-zone très humide hypermaritime», car en nombre d'heures cumulées l'archipel est caché sous les nuages plus de deux cent cinquante jours par an. Quand le soleil y brille, c'est à travers un prisme de particules d'eau, ce qui explique la fréquence des arcs-en-ciel dans cette région. On peut aussi y observer un phénomène beaucoup plus rare, celui des arcs-en-ciel lunaires, des arcs lumineux fantomatiques qui se forment quand la lune se lève ou se couche sous des nuages de pluie. Mais il ne s'agit pas seulement de pluie et de lumière. La force vitale au sens littéral, biologique, dans cette partie du globe est extraordinaire. Vingt-trois espèces de baleines vivent de façon permanente ou transitoire dans leurs eaux et les îles elles-mêmes hébergent l'une des plus importantes populations de pygargues à tête blanche du continent. Le détroit de Burnaby, un étroit chenal de marée au centre de l'archipel, abrite l'une des plus fortes concentrations de vie marine au mètre carré de la planète, et sur sa côte Ouest dentelée on trouve des moules de la taille d'une chaussure.

Depuis la fin de la dernière ère glaciaire, les îles de la Reine-Charlotte sont isolées du reste du continent, et la faute en incombe au seul détroit d'Hécate. Sur une distance

de seulement quatre-vingts kilomètres, la profondeur de l'océan autour des îles se réduit de plus de trois mille mètres à moins de soixante mètres. En raison de cette forte déclivité et d'une exposition à toute la rigueur des tempêtes polaires et des rouleaux géants du Pacifique, le détroit peut passer en l'espace de quelques heures du calme plat à un déferlement de vagues atteignant parfois dix-huit mètres de creux. Le chenal large et peu profond – à peine trente mètres par endroits – tient son nom d'un navire de Sa Majesté britannique. L'*Hécate*, un sloop à roue à aubes armé de lourds canons, fut dépêché dans ces îles en 1861 avec la double mission d'établir un relevé des eaux environnantes et de veiller à ce que les travailleurs fraîchement débarqués pour exploiter les mines de cuivre ne soient pas attaqués par les Haïdas. Il était fréquent, aux XVIII^e et XIX^e siècles, de baptiser un lieu géographique du nom d'un navire, mais peu de ces toponymes ne se prêtèrent mieux à leur objet que le fit l'*Hécate*. Hécate, déesse grecque de la sorcellerie, a souvent été associée aux pêcheurs et au royaume des morts. Selon le dictionnaire Oxford de la mythologie et des religions, elle est « ambivalente et polymorphe par nature. Elle s'affranchit des limites conventionnelles et échappe à toute définition ». Hécate, qui a été représentée avec des chiens féroces à ses pieds, passe pour être source d'abondance de beaucoup de choses, y compris des tempêtes. « C'est une garce au cœur noir, lâcha à son propos un vieux pêcheur du détroit. J'en viens parfois à penser qu'elle veut se garder les îles Charlotte pour elle toute seule. » Aujourd'hui encore, il est fréquent que la forte houle retarde l'imposant ferry qui relie l'archipel au reste du continent. Le trajet de sept heures peut être si mouvementé qu'il faut enchaîner les camions au pont comme des conteneurs sur un cargo au long cours.

Les îles Graham et Moresby forment l'épine dorsale de l'archipel de la Reine-Charlotte qui va rétrécissant vers le sud. Or bien que ne mesurant pas plus de huit kilomètres de large à certains endroits, l'île Moresby pointe vers le ciel la crête pointue de ses jeunes montagnes à près de deux mille mètres d'altitude. Des cascades par centaines, des torrents et rivières par dizaines déferlent de ces montagnes sur les plus grandes îles de l'archipel. Parmi elles la rivière Yakoun, qui prend sa source dans les montagnes de la Reine-Charlotte, à l'extrême sud de l'île Graham, alimente le lac Yakoun, puis part vers le nord en direction de l'anse de Masset et de la mer. Cours d'eau le plus long de l'archipel et lieu des plus importants frais de truites et de saumons, la Yakoun est l'aorte qui nourrit le corps de ces îles. La basse vallée alluviale où elle creuse son lit est réputée pour ses vastes forêts anciennes et particulièrement pour ses réserves d'épicéas de Sitka, un bois à fil droit et sans nœuds. Le fond d'une vallée comme celle-là correspond à ce que les bûcherons professionnels – qui ne sont pas arrivés dans l'archipel avant le xx^e siècle – appelleront par la suite une «terre à épicéas». Le sol ici est plus riche, l'épaisseur d'humus plus épaisse que sur le flanc des montagnes, et le climat doux des îles de la Reine-Charlotte s'ajoutant à une pluviométrie qui peut atteindre cinq mètres par an crée les conditions idéales pour que s'épanouisse l'épicéa de Sitka, mais aussi ses voisins plus communs que sont la pruche et le cèdre rouge de l'Ouest. La pruche et l'épicéa naissent fréquemment d'une «grume-abri», un arbre mort qui, en pourrissant, fournit un humus dont se nourrissent les jeunes plants, comme le fruit de la pomme nourrit ses pépins. Pendant qu'un de ces troncs est consommé par la jeune forêt qui l'entoure (un processus qui peut prendre des centaines d'années), il arrive que les jeunes arbres se retrouvent plantés à bonne distance du sol

sur des racines pareilles à des échasses. Avec le temps, le vide se comble, mais il n'est pas rare de trouver sous un épicéa de Sitka de quatre cents ans d'âge un tunnel assez grand pour qu'un homme puisse le traverser en rampant.

De tous les conifères de la côte Ouest, l'épicéa de Sitka paraît être l'espèce la plus naturellement adaptée à son environnement marin. Son aire de répartition longue et étroite suit celle de la forêt primaire du Pacifique, et l'espèce semble avoir une prédilection pour les endroits les plus exposés au vent. L'épicéa de Sitka présente une grande résistance aux embruns et sert souvent de première ligne de défense entre la mer et la forêt. Sa haute taille et sa force brisent les vents violents qui peuvent venir à bout d'essences plus fragiles. De toutes les espèces d'épicéas répertoriées dans le monde, l'épicéa de Sitka est la plus grande et la plus ancienne. Cet arbre peut vivre plus de huit cents ans et atteindre une hauteur de quatre-vingt-dix mètres, ce qui est beaucoup, même pour un séquoia. Mais si le résultat final est colossal, les débuts de ces arbres sont d'une modestie inimaginable. Une graine d'épicéa de Sitka ne pèse pas plus de cinq centièmes de gramme, et cependant elle contient toutes les informations nécessaires pour produire un arbre dont le poids peut dépasser trois cents tonnes – soit à peu près autant que trois baleines bleues. Si l'espèce est commune tout au long de la côte, ses spécimens géants ne poussent que dans très peu d'endroits, et la vallée de la Yakoun est l'un d'eux.

★

Par une journée d'automne, aux environs de 1700, sur la rive ouest de la Yakoun, un de ces pins fit tomber un fruit qui, en s'ouvrant, laissa échapper une graine à nulle autre pareille. Cette graine était tombée comme des centaines d'autres

cette année-là de l'un des milliers de cônes produits par un épicéa de Sitka parmi des dizaines de millions de spécimens poussant sur la côte Nord-Ouest. L'arbre dont elle était issue semait sans doute ses graines depuis l'époque des Vikings. Si les chances de survie d'une graine d'épicéa n'étaient pas aussi faibles que celles d'un spermatozoïde humain, chaque arbre père serait une forêt à lui tout seul. Pourtant, malgré une période de fertilité de sept cent cinquante ans, un épicéa de Sitka n'engendre pas plus d'une douzaine de descendants qui atteignent leur maturité. Que la graine en question ait pu faire partie de ces survivants laisse tout le monde pantois aujourd'hui encore.

Cette graine en forme de larme et de la taille d'un grain de sable ne devait se distinguer en rien, à première vue, de toutes les autres qui jonchaient le sol depuis des millénaires. De ses sœurs tombées sur l'épaisse mousse qui tapisse la forêt, une seule sur cent germerait. Celles qui auraient la chance d'atterrir sur une grume-abri s'en sortiraient mieux que les autres, mais même elles auraient une probabilité sur trois de finir dévorées par les champignons en moins d'un mois. Sans qu'on sache comment, cette modeste graine porteuse de son étrange message a réussi à faire mentir les statistiques et à prendre racine. La pousse minuscule aurait facilement pu passer inaperçue dans la pouponnière surpeuplée qu'est le sol de la forêt, entourée qu'elle était par des milliers d'autres arbres aspirant à vivre. Des épicéas de Sitka, mais aussi des pruches, des cèdres rouges, des cyprès jaunes et même un if par-ci par-là. À ce stade de son existence, elle devait être surpassée par tous, y compris par les habituels habitants de l'ombre – mousses, hépatiques, lys noirs, fougères, bois piquant –, sans parler des épais buissons de salal qui peuvent atteindre quatre mètres de haut et devenir si touffus qu'il faut y pénétrer à la machette.

En regardant cette jeune pousse – à condition que quelqu'un ait réussi à la voir –, l'idée qu'elle ait eu l'intention de devenir l'une de ces gigantesques colonnes qui masquent le ciel du Nord-Ouest aurait paru très présomptueuse. Pendant sa première année de vie, le jeune arbre ne devait pas mesurer plus de cinq centimètres, et ses aiguilles vert pâle ne devaient pas être plus d'une dizaine. Il devait offrir un spectacle fascinant sur un plan abstrait, comme peut l'être celui d'une jeune tortue serpentine, son étrange aspect étant masqué par les signes universels de la petite enfance dans la nature : un mélange à parts égales de totale vulnérabilité et de détermination primitive. En dépit de son collier hérissé et de sa tige aussi droite qu'un rayon de soleil, la jeune pousse était encore aussi fragile qu'un œuf de grenouille. Une branche tombée d'un arbre, le pied d'un humain ou d'un animal – ou tout autre événement aléatoire – pouvait mettre un terme définitif à son existence. Dans les profondeurs sombres et humides des sous-bois, la merveilleuse anomalie de ce jeune arbre était un secret bien gardé. D'année en année, il enfonça ses racines plus loin dans la rive, s'accrochant toujours plus farouchement à la vie et à la terre. Contre toute probabilité, il se transforma en l'un des rares jeunes survivants assez forts pour se frayer un chemin jusqu'à la lumière du jour et rivaliser avec des géants larges de trois mètres et hauts de dizaines de mètres. C'est finalement le soleil qui allait dévoiler aux yeux du monde le secret de cet arbre. Dès le milieu du XVII^e siècle, il devait déjà être clair que quelque chose d'extraordinaire était en train de grandir sur les rives de la Yakoun, une créature digne d'un mythe ou d'un conte de fées : un épicéa aux aiguilles d'or.

À moins d'être particulièrement grand ou d'avoir une forme inhabituelle, un arbre ne se démarquera pas de ses congénères ; on ne le remarquera pas de loin, à moins qu'il